
La Laïcité base de l'unité française.

Numéro d'inventaire : 1999.01747

Auteur(s) : Albert Bayet

Type de document : imprimé divers

Éditeur : Ligue française de l'Enseignement/Confédération générale des Oeuvres laïques (Paris)

Imprimeur : Dangon (Georges), Paris

Date de création : 1946

Description : Agrafé, couverture papier salie

Mesures : hauteur : 239 mm ; largeur : 154 mm

Notes : Discours prononcé au 57^e Congrès national de la Ligue tenu à Nancy du 17 au 21 juillet 1946 / Voir Niclaud (Roger)

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 15

ill.

COLLECTION DE L' " ACTION LAÏQUE "

SÉRIE GÉNÉRALE

===== I =====

LA LAÏCITÉ
BASE
DE L'UNITÉ FRANÇAISE

par Albert Bayet

N° 84 bis
de l'ACTION LAÏQUE CONFÉDÉRALE

LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT
Confédération Générale des Œuvres Laïques
3, rue Récamier, Paris-7^e

Ce discours

a été prononcé par



M. Albert BAYET

Président de la Ligue Française de l'Enseignement

au cours du **57^e Congrès national de la Ligue**
tenu à Nancy du 17 au 21 Juillet 1946.

LA " LAÏCITÉ, BASE DE L'UNITÉ FRANÇAISE "

(Compte rendu sténographique).

par Albert Bayet

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Collègues,

Je voudrais aujourd'hui essayer avec vous, au nom de notre Ligue Française de l'Enseignement, dissociée par la trahison et reconstituée par la Résistance, de dire, aussi clairement que possible, ce qu'est notre idéal laïque, parce que j'ai la conviction que ceux qui le combattent l'ignorent et que s'ils ne l'ignoraient pas, la plupart d'entre eux cesseraient de le combattre.

Je voudrais, en second lieu, examiner les attaques dont cet idéal a été l'objet, dire à quelles attaques nous refusons même de répondre et dire, au contraire, à quelles objections nous sommes tout prêts à répondre.

Enfin, je voudrais essayer de vous montrer pourquoi l'idéal laïque nous paraît être la condition de l'unité française dans la liberté et comment il permettrait au monde qui cherche sa voie de la trouver, dans le sens de la paix et de la justice.

★

Qu'est-ce donc que notre idéal laïque ?

Il est né modestement au sein des batailles politiques : il a cherché, lui qui était l'avenir, lui qui était la vérité, à se faire pardonner d'être la vérité et d'être l'avenir. Mais, après un demi-siècle d'existence, nous pouvons dire devant tous les Français que cet idéal laïque est le composé de trois grands principes humains : l'amour de la liberté, le respect de la science et le culte de la fraternité totale.

Amour de la liberté d'abord.

Pourquoi y sommes-nous profondément attachés et pourquoi donnons-nous à ce mot si souvent galvaudé ou lancé au hasard, un sens profond ?

C'est parce que nous connaissons l'Histoire et c'est en fonction de l'Histoire que nous composons notre idéal. Nous vivons sur un sol où, pendant des siècles, les meilleurs des hommes, les plus ardents, les plus convaincus, ceux qui avaient un idéal, ont accepté de mourir pour cet idéal, ce qui était beau, et ont accepté de tuer pour cet idéal, ce qui était mauvais.

Nous vivons sur une terre où les païens ont persécuté les chrétiens, où les chrétiens ont persécuté les païens, où les orthodoxes ont persécuté ceux qu'ils appelaient les hérétiques, où les hommes du Nord se sont jetés contre les Albigeois du Midi, où les meilleurs des fils de l'Occident se sont rués sur les infidèles pour les tuer ou les convertir ; où, plus tard, les protestants et les catholiques, n'étant pas d'accord sur la façon dont il fallait interpréter la Bible, s'en sont remis au sort des armes du soin de trancher le conflit.

Et c'est notre grand honneur à nous, Français, que, sur cette terre aussi, voyant tout ce sang versé par des hommes généreux pour des causes généreuses, d'autres hommes, les humanistes du XVI^e, les philosophes du XVIII^e, ont enfin osé dire : « Il n'appartient pas à la force d'intervenir sous quelque forme que ce soit dans les débats d'idées ou d'opinions ; vous êtes frères, traitez-vous en frères ; combattez-vous à coups d'arguments, mais que le respect de la liberté de pensée domine désormais tous les débats ».

— 1 —



Nous avons dit cela avant tous les autres peuples. Notre voix a trouvé un écho aux États-Unis d'abord et, quoique nul ne soit prophète en son pays, Voltaire et Diderot ont été entendus en France même et la Déclaration des Droits de l'Homme a jailli, disant que la liberté des opinions serait dorénavant la loi commune et que la libre expression des pensées était le droit le plus précieux.

La laïcité, c'est cela, et quand nous voulons un enseignement laïque, nous voulons un enseignement qui enseigne la liberté : nous voulons une école ouverte à tous les petits enfants de France. Nous n'avons pas à savoir si les parents sont catholiques, ou protestants, ou israélites, ou — cela arrive tout de même chez nous — si les parents sont rationalistes. À tous les enfants, quels qu'ils soient, nous voulons enseigner, dans notre école, le respect de leur propre pensée et le respect de la pensée des autres.

Et quand ils sortiront de chez nous, ils sauront que pour être fidèles à l'enseignement de la France des Droits de l'Homme, ils n'auront une opinion personnelle qu'après y avoir mûrement réfléchi et ils respecteront, dans tous les autres êtres humains, cette liberté de pensée qu'ils revendiquent pour eux-mêmes.

Voilà ce qu'est la laïcité et nous avons le droit, je crois, de dire, au lendemain d'une lutte affreuse, au cours de laquelle l'ignominie nazie a essayé de détruire la liberté dans le genre humain, que nous avons choisi la bonne route et que tout le sang qui a été versé pour la défense de la liberté a été versé sous le signe de la France des Droits de l'Homme et de l'idéal laïque.

★

Cependant, on nous a longtemps répété : « Soit, vous voulez respecter la liberté et ne froisser personne. C'est estimable, certes, mais qu'est-ce que vous enseignerez alors dans vos écoles ? Vous ne prendrez position sur aucune question et, finalement, vous direz comme Montaigne : « Que sais-je ? » Ce n'est pas une attitude très brillante pour un professeur qui est censé savoir quelque chose et, pour les élèves, ce sera très décevant. »

Autrefois, l'objection était de taille et il faut bien reconnaître que si elle avait été produite au XVII^e, voire au début du XIX^e siècle, nous aurions sans doute été en peine d'y répondre ! Que pouvait-on enseigner alors qui s'opposât honnêtement à tout ce que l'on savait et qui ne choquât personne ?

Mais, depuis, un grand fait s'est produit qui domine, non seulement toute notre époque, mais, probablement, la vie de l'humanité tout entière : la science, qui n'était qu'une petite puissance parmi d'autres grandes puissances, la science qui se tenait modestement à sa place et qui ne répondait qu'en bien petit nombre aux questions que sollicitait la curiosité des hommes, la science tout à coup s'est développée avec une rapidité que nul ne pouvait prévoir et a envahi, d'un seul coup, tous les champs de la pensée.

Et, comme il arrive souvent qu'on ne soit pas sensible aux choses les plus grandes quand on est dedans et quand on les voit par l'intérieur, je voudrais appeler votre attention sur cette immense nouveauté humaine. Pendant des millénaires, tous les hommes voulaient s'entendre — c'est si naturel de vouloir s'entendre ! — Do cet effort naquirent de merveilleux systèmes philosophiques, après tout si beaux, que nous trouvons encore, nous les professionnels, on ne sait quelle joie à les enseigner aux hommes d'aujourd'hui.

Mais telle était cependant la dure loi de la pensée humaine, qu'aucun de ces systèmes ne parvenait à faire l'union voulue et rêvée par tous.

Il y avait Descartes et on l'applaudissait ; d'autres applaudissaient Malebranche et puis c'était Leibniz ; et puis c'était Spinoza...

Et la philosophie elle-même, c'est sa gloire et c'est sa faiblesse, multipliait les divisions parmi les hommes, divisions nobles, divisions magnifiques, divisions tout de même.

Tandis que les hommes se divisaient ainsi, même pour les raisons les plus hautes, il y avait, obscure à l'origine, confinée dans le monde de vingt-cinq géomètres grecs, de quatre alchimistes un peu évolués du Moyen Âge, il y avait cette nouveauté que, quelque part sur la terre, des hommes disaient des choses qui étaient reconnues vraies par tous les hommes quels qu'ils fussent et c'étaient de petites choses, et cela s'appliquait à de petits problèmes. Puis, brusquement, la science se développant, ces quelques petites choses sont devenues une mul-

— 2 —

titude de choses immenses et dans tous les domaines on peut dire que l'esprit de la science prévaut aujourd'hui.

Est-ce qu'il y a une géométrie catholique et une géométrie protestante ? Est-ce qu'il y a une physique israélite et une physique musulmane ? Est-ce qu'il y a une mécanique bouddhiste et une mécanique brahmaniste ? Voyons large, allons vers l'avenir, est-ce qu'il y a une physique américaine et une physique japonaise ?

Non, la science est la même pour tous les hommes et comme elle apporte ses démonstrations, comme elle ne demande jamais à être crue que sur preuves palpables et tangibles, il suffit de la comprendre pour l'admettre.

Du coup, notre école laïque, qui ne prend pas parti dans les débats philosophiques et encore moins dans les débats religieux, a trouvé sa voie : elle enseignera les vérités scientifiques ; car ces vérités sont les mêmes pour tous et sont acceptées spontanément par chacun, et, quand vous avez compris une démonstration, que ce soit la démonstration modeste de la géométrie euclidienne élémentaire ou que ce soient les équations compliquées du calcul sensoriel, vous n'obéissez à personne, vous n'obéissez qu'à vous-même.

La science n'a jamais eu recours à la force, elle n'a pas coûté une goutte de sang au genre humain, elle n'a jamais eu recours à cette forme hypocrite de la force qu'est l'appel à l'autorité. La science propose ses démonstrations et, comme on disait jadis, « entendre, c'est obéir », on dit devant la science : « comprendre, c'est admettre ».

Ainsi, la laïcité qui, jadis, aurait pu être vide de substance, est riche d'un contenu presque illimité, car nous nous faisons gloire, dans notre université laïque, de n'enseigner aux enfants et aux jeunes gens que les vérités démontrées par la science, vérités auxquelles leur raison même les amènera naturellement à acquiescer.

Donc, après la liberté, l'idéal laïque respecte la science qui n'est qu'un autre nom de la liberté.

★

Enfin, troisième principe de l'idéal laïque : la fraternité. J'insisterai là-dessus. Je sais bien, vous savez tous que les appels à la fraternité ont été lancés probablement depuis qu'il y a des hommes et... qu'ils se tuent.

On peut remonter très haut dans le passé de la Chine, mère des civilisations, dans le passé de l'Inde, dans le passé de notre Occident et, partout, soit dit à l'honneur des hommes, on trouvera quelques grands penseurs, quelques sages qui, sous des formes diverses, ont dit : « Aimez-vous les uns les autres ».

Et, si on les avait écoutés, rien de ce qui s'est produit ne serait arrivé. Mais on ne les a pas écoutés et, pour parler franchement, eux-mêmes ne s'écoutaient pas, eux-mêmes ne se comprenaient pas.

Oui, Platon exprimait magnifiquement l'idée que l'essentielle dignité humaine est dans l'idée, mais quand, ayant développé cette théorie, sous un portique d'Athènes, il rentrait chez lui, fier de son éloquence, il jetait négligemment son manteau à un esclave !

Et il se mettait alors à composer des pages — d'ailleurs merveilleuses — dans lesquelles il explique très bien que l'esclavage est la condition du progrès humain et que la pensée n'ira de l'avant qu'à la condition qu'il y ait des hommes-machines, des hommes-animaux, des hommes-plantes pour fumer le terrain sur lequel pousseraient les fleurs du Phédon, de la République ou des Rois.

Or, les esclaves, c'était la moitié du genre humain : « Aimez-vous les uns les autres » signifiait, pour les grecs les plus évolués : « Aimez-vous les uns les autres, à condition de mettre hors de cet amour la moitié des hommes. »

Le stoïcisme est venu ensuite et les grandes doctrines grecques qui aussi ont dit : « Vous êtes des êtres de raison, de liberté, aimez-vous. » « Aimez-vous », mais il était bien entendu qu'ils étaient grecs et que, quoiqu'on n'était pas grec, était un barbare ! Et, vis-à-vis des barbares, quels droits avait-on ? quels devoirs avait-on ? Le droit de les tuer, le devoir de les abattre !

C'étaient, cette fois, les neuf dixièmes du genre humain qui se trouvaient mis hors la loi.

Puis ce furent les chrétiens — et ce n'est pas moi qui essaierai de diminuer la beauté des passages de l'Evangile dans lesquels il est dit : « Aimez-vous les uns les autres, voilà la loi et les prophètes. »

— 3 —